

5 C.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
16, Rue du Croissant, Paris (2^e)
TÉLÉPHONE : 402-69

PUBLICITÉ : 440, Rue Réaumur — TÉLÉPHONE : 225-10

Le Numéro

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Directeur Politique :

JEAN JAURÈS

ABONNEMENTS

Paris, Seine et Seine-et-Oise

Départ^{ts}

Etranger

Un An

Six Mois

Trois Mois

Un Mois

Les Abonnements sont reçus SANS FRAIS dans tous les Bureaux de Poste.

5 C.

Le Numéro

La Peste et le Remède

Notre camarade Ledebour, député au Reichstag, reprochait avant-hier, au chancelier allemand d'avoir fourni par son discours des arguments aux chauvins français.

Sans doute, il voulait par là faire allusion à quelques phrases que Delcassé a prononcées devant le Sénat. « Écoutez les paroles du chancelier de l'empire allemand », disait aux sénateurs notre ministre de la Marine, « hâtez-vous de voter des cuirassés, puisque l'Allemagne écarte la chimère du désarmement ! »

Nous sommes habitués à ces échos ! Les gouvernements allemands et les nôtres nous chantent depuis des années ce duo. Ils ne nous le chantent pas gratuitement. Nous payons leurs vocalises plus cher que celles du grand Caruso.

L'hymne à la guerre commence par une apostrophe à la paix.

« Je veux la paix ! entonne Paris, la paix est mon souci. La paix est mon espoir ! La paix est mon bonheur ! Mais si j'aime la paix, j'adore aussi l'honneur ! Tout pour la paix, tout pour l'honneur ! Défendons-nous ! préparons-nous ! cuirassons-nous ! Le voisin nous menace ! Soyons prêts ! C'est le secret de la paix ! »

Bravos unanimes ! A peine Paris s'est-il tu, que Berlin reprend le couplet : « Je veux la paix ! Tout le monde le sait ! Mais écoutez la France ! Redoutez sa vengeance ! Elle nous hait ! Soyons prêts ! Armons-nous ! préparons-nous ! défendons-nous ! »

Les deux ministres reprennent le refrain en chœur, et les chauvins des deux peuples applaudissent à tout rompre.

Au fond, le bon patriote allemand préfère beaucoup le bon patriote français à l'antimilitariste allemand ; et par douce réciprocité le chauvin de France choisit de sa virile sympathie le chauvin germanique, pendant qu'il accable de son mépris le Français socialiste.

Ils viennent de remporter une grande victoire, nos chauvins de France ! une de ces victoires comme ils en ont tant de fois remportées place de la Concorde ! Nous étions, sans y prendre garde, menacés d'une honte nationale. Des aviateurs français, partis de Paris, allaient voler de clocher en clocher jusqu'à Berlin. Tout se préparait pour cette catastrophe. Nous dormions !

Par bonheur, la jeunesse nationaliste et la presse patriotique nous réveillèrent à temps ! Voler de Paris à Berlin ? Vous n'y songez pas ! Quelqu'un fit remarquer avec horreur que nos aviateurs allaient tourner le dos à la France !

En effet ! C'est incontestable ! Il n'y a pas d'autre moyen pour aller en Allemagne, ou en Angleterre, ou en Espagne, que de tourner le dos à la France, à moins de marcher à reculons. Ce sont des vérités qui s'imposent. Mais il fallait y penser ! Une fois avisé, chacun s'en aperçut !

Je songe en frissonnant qu'il y a un siècle, personne n'eût la clairvoyante charité d'avertir les armées françaises qui passaient le Rhin ! Malheureuses troupes ! Elles sont allées à Berlin ! Que de fois elles sont allées à Berlin ! Que de fois elles ont tourné le dos à la France !

Nos aviateurs resteront chez nous ! Les Allemands ignoreront toujours le secret de l'aéroplane. Les affiches de la jeunesse nationaliste ont porté fruit. Les Allemands ne nous verront pas ! Ils vont enragés ! Allons célébrer avec des fleurs notre victoire place de la Concorde.

Ce n'est pas une victoire sans précédent. L'automobilisme, avant l'aviation, nous fit courir des périls semblables. Un jour, des automobilistes, participant à quelque épreuve allemande, accueillis, fêtés, abreuvés, invitèrent le verre à la main, un prince allemand, frère de l'empereur, à venir au circuit d'Auvergne.

Au Circuit d'Auvergne ? On n'y pensa pas d'abord. C'est toujours ainsi. Nous n'y pensions pas d'abord. A la réflexion, on frémit. Un prince allemand au circuit d'Auvergne ? Vous avez donc oublié Vercingétorix ?

Et Boulangier ? Quand les pioupious d'Auvergne iront en guerre...

Le prince allemand ne vint pas. La France, cette fois encore, fut sauvée. Nous en triomphâmes à notre habitude, c'est-à-dire bruyamment. On assure que l'empereur allemand nous en marqua plus tard quelque rancune.

Plus tard ! à la façon allemande, qui n'est pas la nôtre. Nous, bons garçons, n'est-ce pas, nous invitons les gens, puis nous les désinvitons, à la bonne franquette ! Zut ! Je n'y avais pas réfléchi ! Va te promener, je t'ai assez vu !

Nous commençons par n'y pas penser, d'abord. Puis, une lubie nous vient, nous envoyons promener les gens, nous éclatons de rire à leurs dépens, et nous oublions toute l'histoire, puisque c'est fini. Seulement, les autres n'oublient pas. Pour eux, ce n'est pas fini. Nous n'y

avons pas pensé, d'abord, mais eux ils y pensent beaucoup après.

C'est l'inconvénient de pareilles victoires. L'affaire du circuit Paris-Berlin, nous la retrouverons dans un an, dans deux ans, quand, de bonne foi, nous l'aurons totalement oubliée.

Prenons garde ! Ce sont des enfantillages, mais des enfantillages dangereux ! Il faut qu'à côté de ces folies de la presse et de l'opinion, comme en réponse aux chants alternés des gouvernements de France et d'Allemagne, le Parti socialiste, à Paris, à Berlin, à Londres, se dresse contre la guerre et contre les armements.

Au Reichstag allemand comme au Palais-Bourbon, les gouvernements, malgré leurs airs de bravoure ont été contraints à de graves concessions. Continuons à organiser la paix. Sans quoi, la guerre nous guette. On ne la prévient point par des cris. Il y faut de la méthode. Il y faut de l'action de parti. Le Parti socialiste est, de cette peste, le seul antidote.

MARCEL SEMBAT.

ENVOYEZ-NOUS
DES LISTES
D'ABONNÉS POSSIBLES

AU MAROC

Que valent au juste les nouvelles qui nous viennent du Maroc ? Il semble bien, cette fois, que la situation est vraiment grave ; et il se pourrait que Fez fût à la merci d'un coup de main. Voilà à quoi devait aboutir nécessairement la politique fourbe qui depuis deux ans affaiblissait le sultan et exaspérait les tribus. C'est le triomphe de nos pires colonialistes préparant perfidement l'anarchie marocaine pour pêcher en eau trouble.

Le Temps demande hier soir avec une grave ironie si l'on peut attribuer ce soulèvement au « patriotisme marocain ». Et il déclare que ce sont les exigences intolérables des grands caïds qui ont irrité les tribus. Oui, mais pour quoi les grands caïds ont-ils été exigeants ? Parce que le sultan avait été dépouillé de toutes ses ressources nationales par les manœuvres de nos coloniaux et de nos financiers.

Nous payons maintenant le crime commis en permanence depuis deux années. Si demain le Maroc est en proie à des convulsions funestes, si Fez est envahi, si la vie des Européens y est menacée, si nos officiers instructeurs sont enveloppés dans le désastre des troupes chérifiennes, si l'on affole l'opinion française et si les trompettes guerrières de la presse d'aventure retentissent, si les difficultés du règlement de compte avec l'Espagne se dressent, ce sera le châtiment de ces majorités imprévoyantes et soumises qui n'ont rien voulu voir et qui ont laissé la France aux agrefins.

Il n'y a maintenant qu'un moyen de salut. C'est de remettre tout de suite au sultan les millions dont il a besoin pour se défendre, d'abord, et ensuite pour préparer l'avenir.

Ce sacrifice nécessaire, réparation tardive d'une politique de folie et de dol, nous sera moins onéreux que ne le serait la crise marocaine arrivée à l'état aigu.

JEAN JAURÈS.

Moulay-Hafid et les Tribus

L'inquiétude à Fez

D'après des nouvelles de Fez, du 28 mars, les Berbers menacent d'investir la ville. Ils cherchent à négocier avec les tribus voisines pour inquiéter la population et provoquer une révolution contre Moulay-Hafid.

Le Sultan ne semble pas convaincu des dangers qui le menacent et qui risquent de s'accroître en raison de l'hostilité possible des Hyaynas.

La mehalla de Moulay-Hafid, toujours campée chez les Cherarda, où sa présence contient les tribus du Gharb, a pu se maintenir en communication avec Fez.

La ville est calme, mais les consuls se sont réunis pour concerter des mesures au cas où la sécurité des colonies européennes serait menacée.

D'après des nouvelles militaires, rien de nouveau ne s'est produit depuis. On annonçait simplement une réunion de toutes les tribus de l'Ouest.

L'attitude des Hyaynas

Cependant, d'après une autre information reçue depuis, les délégués des Hyaynas venus au Dar-el-Maghzen, après avoir déclaré avoir reçu des ambassadeurs des Beni-M'tir, les invitent à investir la ville. Les Hyaynas demandèrent au Sultan de relâcher quelques prisonniers de leur tribu, ce qui fut fait. Moulay-Hafid les fit venir et leur remit de l'argent, en échange de quoi les Hyaynas promirent de fournir mille cavaliers.

Il est impossible de dire s'ils tiendront leurs promesses ; mais comme ils sont hostiles aux Beni-M'tir, la chose est probable. Un nègre du Palais, pris par les Beni-M'tir, a été relâché ; il a déclaré de la part des révoltés que ceux-ci voulaient la destitution d'El Glaoui et le départ de tous les chrétiens.

Des bandes de Berabers sont apparues sous les murs près de Djebel Terat. Les forces du Maghzen sortent à l'instant pour les repousser. — (Havas.)

CHOSSES DE CORSE

L'Incurie règne en maîtresse dans toutes les Administrations

La Corse est, comme chacun sait, un pays d'une beauté pittoresque et sauvage, dont le développement est malheureusement demeuré presque nul tant au point de vue économique qu'au point de vue intellectuel.

Chose monstrueuse, cette île, qui n'est pourtant point située, comme la Nouvelle-Calédonie, aux antipodes de la métropole, ne possède même pas un circuit ferré reliant les divers points de son littoral. Simplement la ligne de Bastia à Ajaccio traversant le massif central par Corte et envoyant deux pauvres embranchements, l'un de Casamozza à Ghisonaccia, l'autre de Ponte-Leccia à Calvi. Résultat : les localités, isolées les unes des autres, y constituent encore de véritables clans vivant d'une vie misérable, quasi préhistorique, en dehors des courants d'idées modernes, soumises aux influences de quelques politiciens locaux pour lesquels, aux jours d'élections, on s'entretient avec frénésie.

Césaires ou arrivistes

Officiellement il y a, dans l'île deux grands partis politiques : le bonapartiste et le républicain ; le premier représentant les traditions chauvines et césariennes du passé ; le second, l'arrivisme et le favoritisme de notre république bourgeoise. Mais ces étiquettes ne conviennent que la lutte et les appétits de quelques personnalités. Il faut y ajouter le clergé, tout-puissant encore dans l'île et qui, rattaché au bonapartisme par ses sympathies, a cependant trop de souci de ses intérêts pour ne pas faire bon ménage, au moins en apparence, avec les représentants de la république bourgeoise.

C'est ainsi qu'on a pu voir, il y a quelques semaines, à Ajaccio, le premier adjoint et le commandant de la marine Jacques figurant, aux côtés de l'évêque dans une cérémonie théâtrale : la bénédiction d'un bateau de sauvetage offert à la marine d'Ajaccio par M. Bonaparte-Wyse. Défilé de costumes ecclésiastiques, de bonnettes et de Christs, discours, fleurs, toute la lyre.

Un écueil artificiel

Il est fâcheux que la marine borne son activité à des mises en scènes de ce genre. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés que, dans le port même d'Ajaccio, par une mer violemment soulevée, on laissait, avec tous les moyens dont dispose la Défense mobile, se perdre, à trois mètres du quai, le voilier *Julie*, dont l'égérie dura tout une nuit. La municipalité, qui a à sa tête le député nationaliste-bonapartiste Pugliesi-Conti, et dont le devoir eût été d'accourir collaborer au sauvetage, sinon le diriger, resta invisible pendant que la population, massée sur le quai, contemplait l'agonie du bâtiment évacué par son équipage et son capitaine Zuccoli. Chose stupéfiante, le quai, sur lequel ne manquent point les réverbères, n'était même pas éclairé et c'était dans l'ombre que les spectateurs venaient se soulever spasmodiquement la carcasse du navire luttant contre les éléments.

ments, tandis qu'à l'extrémité de son beau-père, claquait au souffle de la tempête un lambeau de foc, semblable à l'aile battante d'un oiseau blessé à mort.

Un mois auparavant, c'était à Bastia que deux balancelles italiennes se fracassaient contre la jetée, cette fois avec mort de deux marins. Trompées par le fatal qui est censé indiquer l'extrémité de cette jetée, elles venaient s'éventrer contre un mur de blocs maçonnés qui, sur une longueur de cinquante mètres, en forme le prolongement et qu'aucun feu n'indique au navigateur arrivant du large, imprévoyance criminelle qui n'a même pas servi de leçon ! Les jours, les semaines se sont passées et aucun feu n'indique encore cet écueil artificiel qu'on dirait édifié dans l'ombre des nuits par des naufrageurs !

La justice est légendaire

En Corse, c'est l'incurie dans toutes les branches administratives. Quant à ce qu'on veut bien appeler la Justice, elle est légendaire. On connaît à Bastia, certaine histoire de vieille femme aujourd'hui ruinée par un magistrat viveur, coulé de dettes, qui, après s'être sauvé en l'épousant, s'efforça de la faire interner. Et combien d'autres faits analogues !

Aussi, comment s'étonner si, en présence de pareil état de choses, la *vendetta* subsiste comme au bon vieux temps de Colombe ? Du moins, si cette justice-là est impitoyable, elle n'a pas l'hyppocrisie de celle qui s'exerce au nom du Code.

La formation d'un prolétariat

Il faut le dire : on n'aime pas l'effort ici. L'industrie, d'ailleurs, est inexistante ou rudimentaire dans cette île de trois cent mille habitants. Et faute d'autres débouchés, presque tous ceux que ne tente pas l'idée de végéter bergers ou agriculteurs, reviennent d'entrer dans l'administration... beaucoup trop souvent dans l'administration pénitentiaire.

Malgré cet esprit bureaucratique, les services publics sont plus arriérés en Corse que partout ailleurs. La population, en ce moment réduite à la misère par la brusque anéantissement des vivres, réclame avec raison contre le délaissement où la laisse la métropole, et les politiciens locaux s'apprêtent à se faire une arme de ce mécontentement ; on prophétise même de très prochains troubles. Mais les Corcises devraient débiter par force leurs municipalités politiciennes, en commençant par celle d'Ajaccio, composée de riches propriétaires, à se préoccuper un peu plus des questions de voirie, hygiène et intérêt public.

Le jour viendra où l'industrialisme, prenant possession de l'île, créera avec des groupements de travailleurs tout un courant d'idées nouvelles. Ces groupements et ces idées existent déjà plus ou moins à Bastia, où dockers et cheminots ont essayé leurs forces dans de premières grèves. Le moyen des salaires ouvriers dans l'île atteignant à peine trois francs par jour.

Ch. MALATO.

Les Cavistes de Paris

Le Printemps des Cavistes. — La mise en bouteilles
La manœuvre du demi-muid.
Ceux qui « font » quinze heures par jour
et sept jours par semaine.

Pour les gens dont le cœur est gai, le Printemps est un réconfort. Pour toute une catégorie d'ouvriers parisiens, le Printemps ramène le travail sans répit, la lourde tâche qui dure douze et treize heures par jour et que n'interrompent ni fêtes ni dimanches. Ces ouvriers sont les cavistes ; durant les mois de mars, avril, mai, ils font le soutirage des vins de conserve et cette besogne les laisse douze semaines, de l'aube à la nuit, dans l'obscurité froide et humide des caves. Quand nous avons décrit ici le travail des ouvriers de la distillerie, les cavistes nous ont dit : « Notre condition n'est pas moins misérable que celle des rinceurs ou des aides de journeaux. » Nous les avons vus à l'œuvre. Ils n'exagèrent pas.

Le Vin que nous buvons

Les Parisiens qui ne sont pas assez riches pour acheter leur vin par pièces entières — et c'est naturellement la majorité — s'approvisionnent soit à l'épicerie, soit à la Société vinicole. On connaît ces établissements qui pullulaient avant la hausse des vins ; la cherté actuelle du produit a fait tomber les maisons fragiles. Mais les principales subsistent, prospèrent et couvrent Paris de leurs succursales.

Les vins que ces établissements revendent au détail proviennent pour la majeure partie de l'Algérie. Les fûts sont conduites à la maison principale. C'est là que travaillent les cavistes.

Le Travail des Caves

Ils commencent leur journée à sept heures du matin. En principe, ils devraient l'achever à sept heures du soir. Mais jamais — sauf à Bercy et à la Halle aux Vins où les formalités d'octroi ou de régie

imion qui l'amène de la gare. A l'arrière du plateau, on accroche un poulain : c'est le plan incliné qui sert au déchargement des tonneaux. Sur le poulain, pour faire frein et retenir la lourde masse prête à rouler, on place un demi-muid vide en canon, c'est-à-dire dans le sens vertical. Le charretier amène le demi-muid plein et le pousse contre le vide que deux hommes tiennent à pleins bras par les bouges (bords des petits côtés). La grosse futaille part, chassant devant elle impétueusement l'obstacle, et les deux hommes, entraînés, courent en s'arc-boutant, en retenant de leur mieux le gigantesque fardeau. Quand ils l'ont arrêté, immobilisé ils ont les bras rompus. Mais souvent le demi-muid court plus vite qu'eux, les boussule, les renverse, les écrase. Les accidents causés par ce système primitif de déchargement sont mensuels au moins. N'est-il donc pas d'appareil qui permet de soustraire les cavistes à cette terrible « manœuvre du demi-muid » ?

Leur Salaire

Sauf les trois mois de printemps, ces ouvriers connaissent le repos hebdomadaire, à leurs frais. Les charretiers-livreurs eux, l'ignorent toujours. Ils commencent leur journée à six heures du matin : il faut soigner les chevaux. Ils rentrent à neuf ou dix heures du soir. Ils viennent tous les dimanches matins pour laver et graisser les voitures. « Sans doute trouvent-ils quelque compensation à ces journées de quinze heures, nous objectera-t-on, dans les nombreux pourboires que leur alloue la clientèle ? » Nullement : ils ravitaillent les succursales et n'ont aucun contact avec la clientèle. Or, ce ne sont pas les gérants des succursales qui leur distribuent des gratifications.

Cavistes, rinceurs, charretiers reçoivent 5 francs par jour ouvrable et un litre de vin. Les dimanches chômés, les jours fériés, les jours de maladie ne sont pas payés. Les heures de travail supplémentaires ne le sont pas davantage. Et jusqu'en novembre 1910, certaines maisons ne payaient que 4 fr. 50.

Les Livreurs des Succursales

Les succursales vendent directement à la clientèle et livrent à domicile les commandes de six litres au moins. Un ou deux garçons assurent le service de livraison quand ils ont fini de nettoyer et de laver la boutique. Un livreur monte par jour environ 250 étages. Car il arrive qu'il y ait porté au sixième ses bouteilles de vin, le client lui dise :

— Ah ! pardon. Je mets mon vin à la cave pour qu'il se tienne frais.

Et le livreur descend ses six bouteilles du sixième à la cave.

Mais il reçoit des pourboires ? redira-t-on. Oh ! bien minimes : les clients ne sont pas riches, ils boivent du vin à dix sous parce qu'il n'en est pas à « meilleur marché ». Aussi ne se soucient-ils guère d'en augmenter le prix par des libéralités.

Le livreur est responsable de sa voiture à bras qui l'attend dans la rue ou dans le corridor tandis qu'il grimpe les escaliers. Il termine sa journée à neuf heures et demie ou dix heures du soir. Dans la plupart des succursales, il ignore totalement le repos hebdomadaire : la maison restée ouverte jusqu'à neuf heures du soir. Il reçoit 5 francs par jour.

Voilà des travailleurs cruellement asservis. En revanche, les actionnaires dont ils assurent les revenus sont satisfaits : le dividende que servent les grandes Sociétés ne descend pas au-dessous de quatre pour cent.

Mais il convient d'ajouter que cavistes, rinceurs ou garçons-livreurs des succursales ne sont pas encore groupés en syndicat. C'est peut-être la raison pour laquelle on leur demande tant de travail pour de si médiocres salaires.

L.-M. BONNEFF.

FÉDÉRATION DE LA SEINE

CONFÉRENCE FÉDÉRALE D'AVRIL

Poursuivant ses efforts pour donner à la propagande socialiste son maximum de force et d'attrait, la commission exécutive a décidé de consacrer la Conférence fédérale d'avril à une causerie avec projections.

Cette causerie aura lieu vendredi prochain, 7 avril, à neuf heures, au siège de la Fédération, 49, rue de Bretagne. Le citoyen docteur Bachman indiquera en quelques mots comment peut s'organiser une conférence avec projections et traitera de l'action socialiste dans l'hygiène sociale.

La Folie de Durand

ON LE TRANSFÈRE A ROUEN

Le Havre, 4 avril. — (De notre correspondant particulier.) — Durand sera transféré demain matin à l'asile départemental de Rouen.

Il avait été visité hier par trois docteurs. Une consultation nouvelle eut lieu, ce matin, par deux spécialistes qui jugèrent nécessaire l'internement d'urgence.

Durand fut informé aussitôt de cette décision. Il s'était présenté dans la matinée pour visiter son fils qui, à ce moment, avait une crise violente. Il ne put le voir, toute visite étant interdite.

Les citoyens Voisin, secrétaire et Desherrière, membre du Comité de défense, auxquels je me joindrai, accompagneront Durand.

Enverrai des détails pour les lecteurs de l'Humanité.

La nouvelle parvient ici que Mathieu, autre condamné à quinze ans de travaux forcés, dans l'affaire Dongé, vient de mourir à l'île de Ré, où il attendait son transfert au bagne. — HENRIOT.

La Paix et le Désarmement

La Fédération des sections de Paris de la Ligue des Droits de l'Homme organise, comme nous l'avons déjà annoncé, une grande manifestation pour après-demain vendredi. Notre ami, le citoyen Francis de Pressensé, président de la Ligue, fera une conférence aux Sociétés Savantes. La Fédération a lancé à ce sujet l'appel suivant :

Citoyens,

La Fédération des Sections de Paris de la Ligue des Droits de l'Homme vous invite à vous joindre à elle pour affirmer votre volonté d'obtenir des pouvoirs publics qu'ils secondent énergiquement l'action de l'Angleterre et des Etats-Unis d'Amérique, en vue de l'organisation stable et méthodique de la paix entre les peuples et du désarmement progressif et simultané.

Les dépenses écrasantes que met à notre charge le système de la paix armée ne peuvent, sans péril pour la vitalité de la nation, être imposées plus longtemps.

Au surplus, on a pu voir, par des documents officiels récents, des exemples singulièrement astringents du désordre qui prévaut, dans nos grandes administrations militaires, à la préparation de la défense nationale.

C'est ainsi que, naguère, au moment où débutait notre intervention militaire au Maroc, en vue de la conquête de ce pays, et où elle faisait surgir, grâce à la politique que nous nous provoquons de l'Allemagne, une menace de guerre européenne, on devait constater que nos armements n'étaient nullement prêts, malgré les sacrifices que nous faisons chaque année comme contributions afin d'assurer d'une manière permanente l'intégrité du territoire français.

Et, plus récemment encore, nous devons constater, non sans tristesse, que la France, qui a consacré, au cours de ses seize dernières années, 3 milliards 800 millions à la refonte de sa flotte, a passé, au point de vue des forces maritimes, du second au cinquième rang, alors que l'Allemagne passait au second rang, malgré qu'elle n'eût dépensé, pendant le même temps que deux milliards 500 millions de francs.

De tels chiffres sont douloureusement eloquents. Ils montrent aux contribuables français combien soucieux des intérêts du pays qu'il est nécessaire de mettre un terme définitif à une folle rivalité d'armements qui ruinent les contribuables sans assurer leur sécurité.

Il faut que la France entre résolument dans la voie de l'organisation pacifique des peuples. Il faut qu'elle soutienne et encourage les efforts de la diplomatie anglaise et de la diplomatie américaine, en vue du désarmement progressif et simultané. Il ne faut pas que'elle renouvelle la faute qu'elle committit lors de la seconde conférence de La Haye, en se substituant solennement à l'Allemagne et à la Russie, pour faire échouer le projet de limitation de l'Angleterre amendé par l'Italie. Il faut que, dans l'intérêt du monde civilisé, comme dans son intérêt propre, elle s'efforce d'arrêter la marche ascendante de ces dépenses qui la mènent à la ruine, qui paralysent l'œuvre indispensable de la réforme sociale et qui, à cause de l'infériorité de la nation française, ne peuvent même réussir à lui procurer un état militaire suffisant.

Le secrétaire, Gustave KAEN ; le secrétaire adjoint, Ed. ROUSSELLE ; le trésorier, A. LÉVY.

NOTES

Saitapharnisme

Cette affaire du « chef » de Saint-Martin continue à faire un bruit énorme dans les journaux.

On sait qu'il s'agit d'une manière de buste de Saint-Martin dont la commune de Soudeilles était propriétaire et qu'elle vendit, pour quarante-deux mille francs à un antiquaire belge. Cela, déjà, fit scandale et on cria à la dilapidation « systématique » du trésor national. Mais où l'affaire se cassa, c'est quand on crut découvrir que le « chef » ainsi exporté était faux, et que d'ailleurs il n'était pas le seul, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, et je pense aussi, la Navarre ayant chacune leur Saint-Martin et s'en montrant respectivement très satisfaites et très fières.

De bonnes âmes s'en indignent tout haut : Elles réclament des éclaircissements, des juges, des experts, des poursuites, des sanctions...

Je crois qu'elles ont tort. Qu'importe, en effet, qu'il soit établi que l'authentique chef de Saint-Martin soit celui de Londres et non celui du Bruxellois ? Il y a longtemps qu'on a dit que le facon n'importe pas, pourvu qu'on ait l'ivresse — et si le Saint-Martin des Hambourgeois leur donne satisfaction, si celui de Madrid suffit aux Madrilènes et celui de Florence aux Anglais, pourquoi donc s'embarrasser d'une discussion qui, vraisemblablement, demeurera sans résultat ? La tiare de Saitapharnisme fut-elle donc moins belle le jour qu'on découvrit qu'elle était du ciseleur juif Rouchomowky ?

Je ne le crois point. En pareille matière, ce qui importe, c'est non pas la chose elle-même, mais la façon dont on la regarde. On sait que si l'on réunissait en un même lieu tous les morceaux « authentiques » de la Sainte Croix répandus dans le monde, il y aurait de quoi construire plusieurs immenses à cinq étages et cette circonstance ne ralentit cependant pas le zèle des pratiquants : ils croient à leurs reliques et n'en demandent pas plus.

Ainsi, pour les chefs de Saint-Martin. Ils sont tous très beaux, puisqu'on les a payés très cher... chacun croit voir le bon et tout le monde est content. C'est là l'important et le reste n'est, comme on a dit, que littérature. — VICTOR SNELL.

LA POCHETTE DE LA COMMUNE

30 cartes postales artistiques d'après les documents de l'époque. En vente à la Librairie de l'Humanité, 16 rue du Croissant, 1^{er} étage, 1 fr. 10. Conditions spéciales pour la vente en gros.